



PARE GABIA
A EMBauchÉ UNE
STYLISTE ET DIFFUSE
D'AUTRES MODÈLES
INSPIRÉS PAR LA MODE
COMME CEUX
DE PIERRE-LOUIS ET
MARIELLE (EN PAGE
PRÉCÉDENTE).

CI-CONTRE, L'ÂGE
D'OR DE LA SANDALE
À MAULÉON.
C'ÉTAIT HIER.

La belle saison de l'espadrille

La traditionnelle sandale
cousue main résiste tant bien
que mal à la déferlante
asiatique. À Mauléon, épicentre
historique de cette industrie,
on lutte. Ailleurs, dans
les Pyrénées-Atlantiques,
on se diversifie. Mais chacun
continue de camper
sur ses positions.



Ci-contre, à gauche,
une machine
à tresser du siècle
dernier conservée
par l'atelier Prodiso.

À droite, Jérôme
Iparguirre apporte
la petite touche finale
que ses clientes
affectioignent.

Ci-dessous,
la classique
"tulière",
que Prodiso cesse
de fabriquer.



La légendaire sandale basque fait encore les beaux jours des coquettes



nous avons misé sur la grande distribution." S'il est bien sûr difficile de rivaliser avec la concurrence asiatique, les industriels locaux affirment d'autres atouts : "On peut répondre à une commande dans la semaine : notre réassort se fait sur mesure". À l'arrivée du printemps, l'usine Tauzin et fils tourne à plein régime. Ce jour-là, il s'agit de livrer au plus vite 3 700 paires d'un modèle "fantaisie" à une enseigne de la grande distribution. Chacun et chacune à son poste prépare les semelles en caoutchouc, assemble, coud (à la machine), emballe... En 1998, 700 000 paires étaient sorties de cette usine. "C'est notre structure légère qui nous permet d'être là", affirme Francis Tauzin. Mais les stratégies économiques des uns et des autres se doivent d'être sans cesse repensées, réajustées en fonction de la mode, de l'observation de la concurrence et même de la météo ! Ainsi certains n'hésitent pas à diversifier leur production en fabriquant des chaussures en plus de l'espadrille ou plus simplement à se lancer dans ces modèles plus fantaisie où l'on ne retrouve de la sandale traditionnelle que la toile et la corde. Mais surtout en s'unissant, comme viennent de

Quelques repères historiques...

"On ne peut déterminer avec précision la naissance de l'espadrille. Elle fut sans doute fabriquée dans le Béarn et le Pays basque dès le XVIII^e siècle par des artisans du chanvre et du lin [...] On peut situer vers 1850 l'émergence de la sandale en tant que phénomène économique et social. Il sera à l'origine de l'essor que prendra Mauléon, simple bourg, pour devenir capitale de la sandale [...] Les nombreuses études effectuées ont permis de mettre au jour certaines circonstances qui furent à l'origine de l'implantation de l'espadrille en Soule [...] : la situation économique et sociale de la Soule au XIX^e siècle, les mouvements de population et les problèmes démographiques, la proximité avec l'Espagne..."

Texte de l'association Ikherzaleak - Trait d'union (voir "À lire" en page 95).

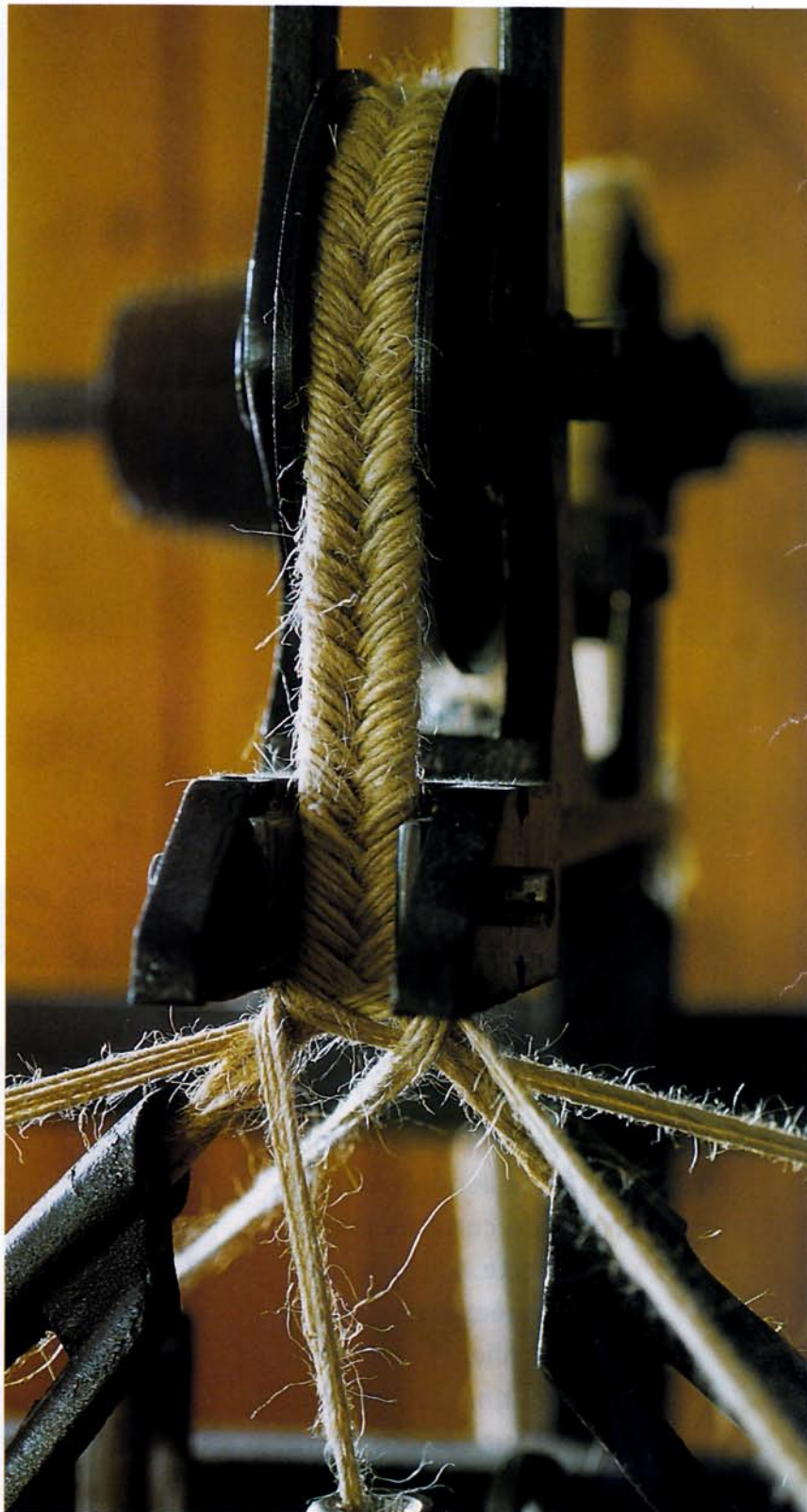
Yvette n'était pas de Mauléon : "C'est ma belle-mère qui m'a appris à coudre la sandale quand je suis arrivée de ma Dordogne natale. Moi j'aime faire...", résume-t-elle. De-

puis 1953, elle a constamment piqué la corde et la toile, dans les usines autrefois, "dans ma cuisine, devant Les Feux de l'Amour, toujours à la même place, juste sous la fenêtre" depuis quelques années. Elle assemble pour donner forme à l'un puis à l'autre des deux pieds, que l'on chausse indifféremment à droite ou à gauche. Au prix de la déformation de ses doigts pour qu'une paire de la légendaire sandale voie le jour, celle que portaient aussi bien les mineurs du Nord que les couvreurs (qui donnèrent son nom au modèle "tuilière"), les paysans et les danseurs de fandango ici, de sardane à l'autre bout de la chaîne. Au Pays basque, les joueurs de pelote l'aiment toujours d'un blanc immaculé tandis que les bourgeois de la côte la préfèrent encore pour leur mariage en la laissant deviner sous leurs jupons froufrounants.

Yvette Hastoy coud aujourd'hui à domicile comme encore une centaine de femmes des deux côtés des Pyrénées, approvisionnées par les derniers ateliers qui pratiquent le "cousu-main". Mais, rivalité de clochers oblige, un Mauléonnais saura faire la différence à l'œil nu entre un point "espagnol" et un point "français", l'un étant perçu comme plus espacé que l'autre, donc moins à même de garantir la longévité de la sandale ! "Ma belle-mère disait : à petits points on crève la faim et à grands points on gagne son pain", poursuit Yvette, adepte du petit point bien fait. C'est l'entreprise artisanale Prodiso de Mauléon qui lui livre son lot hebdomadaire (environ 60 paires par semaine) et se félicite de ses services, de sa dextérité. "Avec son rendement, elle arrive à gagner la moitié d'un SMIC !" avance Sandrine Lasserre, qui a hérité de son père Jean-Pierre Errecart l'atelier Prodiso dont la petite production est distillée dans leurs trois boutiques.

À l'évidence, travailler dans l'espadrille n'a jamais enrichi les ouvriers et ouvrières d'ici. Longtemps, cette activité a fourni de l'emploi aux personnes âgées, aux femmes et aux "sans terres", tous ceux qui ne prenaient pas part à l'économie agricole. Pour mémoire, des images du siècle dernier qui figurent des hommes âgés et des femmes, tirant l'aiguille sur le pas de leur porte, sont encadrées dans toutes les usines du pays. Mais ici et à répétition dans l'histoire mauléonnaise de cette industrie émaillée de crises, on s'interroge sur l'avenir. Qui prendra la relève de ces femmes dans la nouvelle génération ?

À une autre échelle, les industriels de Mauléon qui ne traitent qu'avec la grande distribution se demandent quels moyens adopter pour faire face à la déferlante des produits asiatiques vendus à bas prix, remettant chaque année en cause leurs fragiles acquis. Francis Tauzin, autre "héritier" d'une usine créée par son père, emploie en moyenne une vingtaine de personnes dans l'année, avec dans chaque entreprise des renforts "saisonniers". "Les petits détaillants disparaissent les uns après les autres,



le faire six entreprises de tailles diverses, toutes de Mauléon. Sous la marque Bigaya, elles souhaitent s'accorder pour traiter en commun certains aspects commerciaux : des commandes groupées aux derniers ateliers de tissage comme Lartigue à Oloron par exemple, alors que les Tissages du Saison, historiquement attachés à cette industrie, se tournent aujourd'hui vers d'autres textiles... Mais Bigaya veut surtout redéfinir l'image quelque peu ternie de la célèbre sandale souletine qui fit la richesse de la ville.

Pourtant, à Paris, les magazines féminins se sont entichés de la sandale de toile et de corde, jetant leur influent dévolu sur des modèles "revisités" par les créateurs les plus en vue du moment. Paradoxalement, les entrepreneurs mauléonnais ne s'en émeuvent pas. *"L'espadrille revient à la mode tous les deux trois ans"*, confie l'un d'eux, un peu las des caprices de cette industrie aux frénésies toujours plus éphémères. Pourquoi prendre ces tendances émergentes au pied de la lettre ? Bien sûr, les uns et les autres ont bien dessiné des prototypes pour des créateurs...

"Mais c'est beaucoup de temps passé pour pas grand-chose." Jean-Pierre Errecart fait quelques tentatives en créant des modèles "dérivés" qui s'inspirent de la sandale traditionnelle en remplaçant la toile par du cuir, tout comme Jérôme Iparguirre mieux connu sous le nom de son enseigne, "Garcia", chouchou des dames de la côte. Depuis longtemps déjà, il a mis la semelle compensée à l'honneur avec son modèle Maitena, très féminin, que l'on retrouve cette saison chez les créateurs français et italiens. Mais ici comme là, on préfère revenir à ses bons vieux classiques, ceux qui ont fait leurs preuves envers et contre toutes les lubies transitoires.

Pourtant les regards convergent de plus en plus du côté de chez Pare Gabia. Avec une collection 2000 encore tâtonnante, l'entreprise créée par le père de Bernard Corbun étonne par sa capacité à saisir l'air du temps. Hors du cercle d'influence mauléonnais, Pare Gabia est la seule entreprise des Pyrénées-Atlantiques à avoir fait appel à une styliste sortie de l'École de la chaussure de Romans, Isabelle : *"On préfère payer un billet pour qu'elle aille s'inspirer au Maroc plutôt qu'investir dans une page de publicité"*, confie Joël Colin, comptable de formation, qui dirige aujourd'hui l'entreprise. Jusqu'à présent, la politique de la maison se tient et marque des points.

Mais pour les Mauléonnais, *"Pare Gabia s'apparente plus à la chaussure qu'à la sandale traditionnelle..."* Leur attitude envers les Landais relève plus de la défiance que de l'ouverture. Des réticences dommageables pour les uns et les autres alors que l'aventure collective pourrait donner lieu à la fabrication d'une espadrille labélisée "Pays basque" à même de créer de nouvelles opportunités en unissant les forces et les compétences de chacun. ❀

TEXTE : ÉLODIE BAUBION-BROYE

PHOTOS : DOMINIQUE CHAUVET

